

---

M A N U S C R I T

---

***L'INSOUMISE***

de Torben Betts

Traduit de l'anglais par Blandine Pélissier

cote : ANG09N816

Date/année d'écriture de la pièce : 2006  
Date/année de traduction de la pièce : 2009

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

# L'INSOUMISE

(The Unconquered)

de

**TORBEN BETTS**

Texte français de Blandine Pélissier  
version du 12 mai 2009

Cette pièce bénéficie de l'aide à la création du CNT (mai 2009)  
et a été sélectionnée par ANETH

Contact :

Blandine Pélissier : +33 9 54 58 51 66 [blandise.pelissier@nousautres.net](mailto:blandise.pelissier@nousautres.net)

ou son agent

Dominique Christophe/L'Agence

+33 (0)1 42 52 50 19

+33 (0)6 27 22 60 18

fax : 09 62 33 91 10

99, rue Duhesme 75018 Paris

US cell phone : 1 347 832 6175

[dominiquechristophe@me.com](mailto:dominiquechristophe@me.com)

*The Unconquered* est une commande de la compagnie Stellar Quines et s'est jouée en Écosse et en Angleterre (The Tron, Dundee Rep, et Arcola à Londres) avant de participer au Festival Brits Off Broadway 2008 à New York.

## **PERSONNAGES**

LA FILLE

LA MÈRE

LE PÈRE

LE SOLDAT

## PREMIÈRE PARTIE

*Exorde : les sanglots d'une femme en proie à un lourd chagrin.  
La FILLE, en uniforme d'écolière, est en train de lire un livre. Elle est scandalisée par ce qu'elle lit. Elle ferme le livre. Les sanglots s'évanouissent.*

LA FILLE. - Comme je hais. Comme j'exècre. Comme... j'abomine.

LA MÈRE. – (*entrant*) Ça, nous le savons.

LA FILLE. - Mais maintenant, voici la question...

LA MÈRE. - La question ?

LA FILLE. - Ma haine pour ce monde puant a-t-elle définitivement altéré mon pouvoir de...

LA MÈRE. - ...compassion ?

LA FILLE. - Oui.

LA MÈRE. - C'est possible.

LA FILLE. - C'est possible ?

LA MÈRE. - Si tu en as jamais eu.

LA FILLE. - Maman, j'ai été capable de compassion... Il m'est arrivé de la ressentir, palpitant dans mon cœur, telle un papillon blessé.

LA MÈRE. - Je ne me souviens pas.

LA FILLE. - Tu ne te souviens pas ?

LA MÈRE. - De ses manifestations.

LA FILLE. – J'ai été gentille avec un lapin, une gerbille.

LA MÈRE. - De la façon dont elle se manifestait.

LA FILLE. - Pleuré à un enterrement ou deux. Ces cérémonies sentimentales avec les boîtes en carton.

LA MÈRE. - Tu aimais tes rongeurs peut-être, mais les gens, tu les as toujours évités.

LA FILLE. - L'intelligence questionne toujours...

LA MÈRE. - Ta situation...

LA FILLE. - ...sa situation.

LA MÈRE. - ... a toujours été...

LA FILLE. - Le désir, toujours, de faire l'expérience.....

LA MÈRE. - Elle a toujours été...

LA FILLE. - ...du malaise...

LA MÈRE. - aisée...

LA FILLE. - Du désagrément...

LA MÈRE. - Agréable...

LA FILLE. - Du face-à-face avec la douleur.

LA MÈRE. - Abrisée...

LA FILLE. - L'effroyable fardeau de cette vie...

LA MÈRE. - Couvée, même, pourrait-on dire.

LA FILLE. - La souffrance de la solitude.

LA MÈRE. - Protégée.

LA FILLE. - Oh, cette rage, cette rage...

LA MÈRE. - Elle te sort aujourd'hui par tous les pores de la peau. Ton teint, jadis enchanteur, jadis lisse et pure perfection, est aujourd'hui aussi rêche et crevassé que les jointures du boucher. Alors que, te mouvant gracieusement de pièce en pièce, tu laissais dans ton sillage l'odeur des prairies d'été, voilà que tu empestes le tabac froid, la sueur et l'étable. Qui plus est, ta décision de gâcher ainsi ta vie, dans ces limbes studieuses et solitaires, n'accentue en rien tes charmes féminins. Dis-moi, pourquoi ce beau jeune homme, ah quelle voix il avait ! la voix de velours d'un juge ou d'un chasseur à courre, pourquoi ne vient-il plus te rendre visite ?

LA FILLE. - Son absence de colère m'ennuyait. Sa foi inconsidérée en l'autorité m'horrifiait. Il n'avait pas remis en question une seule seconde son éducation privilégiée. Son idéologie était simplement copiée sur celle de son père ; vertu apprise par cœur, bonté manufacturée. Oh son poignant désir de faire le bien, de faire rentrer le monde dans le moule de sa précieuse moralité. En bref, Maman, il voulait devenir avocat.

LA MÈRE. - Une société a besoin d'hommes de loi.

LA FILLE. - S'ils pouvaient s'en tenir à la berner, la loi.

LA MÈRE. - Mais il t'aimait ce garçon !

LA FILLE. - Il ne voulait que mon corps. Frotter sa peau blême à la mienne.  
Faire gicler sa tristesse entre mes cuisses.

LA MÈRE. - Il voulait s'occuper de toi.

LA FILLE. - Je m'occupe très bien de moi !

LA MÈRE. - T'offrir de bons repas.

LA FILLE. - Je fais pousser mes légumes.

LA MÈRE. - Ton pauvre coin de potager ?

LA FILLE. - Tu pourrais au moins m'encourager.

LA MÈRE. - Tu aurais eu tout ce que tu voulais.

LA FILLE. - Je vais retourner à ma lecture !

LA MÈRE. - Et pour le toit au-dessus de ta tête ?

LA FILLE. - Mon droit d'aînesse. La demeure de mes ancêtres !

LA MÈRE. - Mais tu passes à côté d'un monde merveilleux.

LA FILLE. - Qu'est-ce que tu en sais ? Jeune mariée désespérée tout juste sortie de l'école, ton voile blanc comme lait... cette proclamation de virginité, première d'une longue série d'impostures à coup sûr... flottant dans le vent d'automne, les cieus lourds au-dessus de l'église laissant présager ta vie de désespoir... oh oui, j'ai vu les photos... puis épouse, mère, bonne à tout faire...

LA MÈRE. - Tes insultes, je les esquive.

LA FILLE. - ...étouffant dans un ennui silencieux. Cette quête écoeurante de pitié, de compassion !

LA MÈRE. - Ta brutalité, je la repousse.

LA FILLE. - Ne m'adresse plus la parole, éponge ! Je ne pleurerai plus sur toi.

LA MÈRE. - Regarde comme j'ignore tes mots malveillants qui ne sont pas ceux d'une fille à sa mère.

LA FILLE. - Cette baraque est l'exil que tu t'imposes, l'enfer que tu t'infliges.

LA MÈRE. - Tu ne comprends tout bonnement pas la nature de...

LA FILLE. - Jamais je ne vivrai comme toi.

LA MÈRE. - J'ai dit la même chose à ma mère...

LA FILLE. - Et pourtant ton sort...

LA MÈRE. - ... a été le même.

LA FILLE. - Oui.

LA MÈRE. - Je regarde dans le miroir et c'est elle que je vois !

LA FILLE. - (*Reprenant son livre.*) Il y a tant de pages...

LA MÈRE. - Tant de tristesse autour des yeux.

LA FILLE. - ...et si peu de temps.

LA MÈRE. - Mais tu ne peux pas te retirer du monde, passer ton temps à compulsiver tes livres et pester contre la radio.

LA FILLE. - J'ai perdu mon innocence.

LA MÈRE. - Tu nous reproches, à ton père et à moi, notre existence pleine de tendresse mais étrangement sans passion, notre petit mariage stable mais pourtant morne...

LA FILLE. - Vous vous contentez de... respirer !

LA MÈRE. - Il nous faut bien vivre en paix avec le monde.

LA FILLE. - Ceux-là qui se disent en paix sont peut-être déjà morts !

LA MÈRE. - Être vivant, c'est choisir. Et ensuite bien sûr, il faut persister dans ces choix, quelle que soit la souffrance qu'ils occasionnent. Ce sont les responsabilités de l'amour, les affres de la vie domestique. Mes petites habitudes que tu tournes en ridicule, ce sont elles qui entretiennent ma sérénité. Ce sont elles aussi qui me permettent de sortir en ville la tête haute et de porter mes beaux chapeaux.

LA FILLE. - C'est ainsi que tu masques le carnage de l'autre côté de ta fenêtre !

LA MÈRE. - Tout comme tu fuis la réalité avec tout cet... alcool.

LA FILLE. - Assez ! Je n'en peux plus !

LA MÈRE. - Et il est bon de manger à heures régulières.

LA FILLE. - C'est en lisant que j'échapperai à cette lassitude.

LA MÈRE. - Ça facilite la digestion.

LA FILLE. - Je haïrai et maudirai jusqu'à la fin de mes jours.

LA MÈRE. - Et, par conséquent, j'ai encore préparé un bon ragoût.

LA FILLE. - Ce ton, maman, toujours si conciliant, et d'un... (*Elle choisit longuement ses mots.*) ...calme toujours aussi exaspérant.

LA MÈRE. - Tu dois envisager les choses plus simplement. Tu es en sécurité ici. Le climat est tempéré. Profite de ta jeunesse. (*Elle réprime un sanglot.*)  
Moi, avec une déroutante ingratitude, j'ai gâché la mienne.

LA FILLE. - Quel bien peut-il sortir de cette famille rêvée quand elle se transforme toujours en ce... ce bastion d'idiotie ?!!

LA MÈRE. - Tous les jours la même discussion.

LA FILLE. - Oui ! Même ça, les débordements de mon âme tourmentée, les lamentations de mon cœur agité, tout ça semble aujourd'hui suivre le même schéma !

*Le père entre, en costume, lisant le journal. Il s'avance au milieu de la scène. Les femmes le regardent.*

LA MÈRE. - Mais parle. Parle donc. Je t'en prie. Dis-nous. Ce qu'il se passe dans le monde.

LE PÈRE. - C'est tout à fait extraordinaire.

LA MÈRE. - Ah bon ?

LE PÈRE. - Le gouvernement a été renversé. Dans les villes, les gens par millions ont pris les bâtiments d'assaut. C'est une révolution du peuple.

LA FILLE. - Je n'en savais rien.

LE PÈRE. - Nos dirigeants ont été jetés à la rue et bombardés d'excréments.

LA FILLE. - Qu'on les massacre ! Qu'on les noie tous dans l'eau trouble de la rivière !

LE PÈRE. - Notre petite vie monotone... va en pâtir, va... (*Une pause pendant qu'il choisit ses mots.*) ...changer.

LA MÈRE. - Mais... ton salaire, l'argent le vingt-six du mois ?

LE PÈRE. - Réglé comme une horloge.

LA MÈRE. - Huilant les rouages de notre modeste machine.

LA FILLE. - (*À part.*) J'ai tant tourné le dos au monde, je me suis tant échappée dans la fiction et dans l'histoire, que ce soulèvement populaire qui aurait pu donner un sens à ma vie s'est produit totalement en dehors de moi !

LE PÈRE. - C'est extraordinaire. Les forces de police et l'armée se sont rangées du côté du peuple et refusent d'obéir aux ordres. Des dirigeants haut placés ont été emprisonnés et accusés de crimes de guerre. Notre gouvernement cachottier et élitiste doit être entièrement remanié.

LA FILLE. - Aujourd'hui est un grand jour !

LE PÈRE. - Une république socialiste a été proclamée, la monarchie abolie.

LA FILLE. - Comme j'applaudis !

LE PÈRE. - Toutes les religions doivent disparaître de la vie publique, toutes les industries doivent être nationalisées.

LA FILLE. - Comme je fête ça !

LE PÈRE. - Le bien public doit passer, semble-t-il, avant les intérêts privés.

LA FILLE. - Comme je me réjouis !

LE PÈRE. - Mais attendez. Ils contrôlaient les taux d'intérêt de façon si avisée. La participation dans cette entreprise. C'est notre sécurité. Et la Bourse ?

LA FILLE. - Qu'elle s'effondre, papa ! Que tout s'effondre !

LE PÈRE. - C'est facile pour toi de ne pas avoir peur. Toi qui n'as ni biens immobiliers, ni famille. Nous qui avons tant investi dans...

LA FILLE. - Quel libéral ronronnant tu fais, toi et tes frottis-frottas, tes oui-oui et tes tss tss ! Toi et ta haine de toi traînassante !

LE PÈRE. - Je ne peux pas prendre en compte tous ces événements l'estomac vide. Laissez-moi manger que je puisse ensuite vous donner mon opinion sur la situation. Et souvenez-vous que je ne souffrirai aucune contradiction.

*Le bruit qu'il fait en mangeant remplit la scène. Puis :*

Ce qui est arrivé aujourd'hui dans le vaste monde est tout à fait extraordinaire. Le peuple est enfin sorti de sa léthargie pour prendre des mesures. Sous bien des aspects, c'est une bonne chose, car la contestation et la critique sont essentielles à la santé et à la prospérité d'une démocratie...

LA FILLE. - C'est une démocratie bidon !

LE PÈRE. - Veux-tu bien me laisser finir ?

LA FILLE. - La vérité se fait jour sur notre malheureux pays !

LA MÈRE. - Laisse le finir ! Ça me simplifiera la vie.

LE PÈRE. - Toutefois, il paraît certain que le Monde Libre ne va pas laisser sans rien dire les gens ordinaires administrer leur pays et prendre des décisions politiques les concernant. Je pense qu'il y aura une réaction à cette... on hésite à prononcer le mot... révolution. Et cette réaction pourrait s'avérer assez désagréable. À propos, ce ragoût est tout à fait extraordinaire.

LA FILLE. - Oh, tu n'es qu'un libéral, qu'un bourgeois, qu'un gardien de guichet !

*La mère pleure.*

LE PÈRE. - Tu fais pleurer ta mère.

LA FILLE. - Elle est tout le temps en train de pleurer.

LA MÈRE. - (*À travers ses larmes.*) Pas tout le temps. Tu exagères.

LA FILLE. - Alors souvent.

LA MÈRE. - Je veux simplement que nous soyons une famille heureuse. C'est l'œuvre de ma vie !

LE PÈRE. - Ne fais pas pleurer ta mère. (*À la mère.*) Au fait, est-ce bien une discrète pointe d'aneth que je distingue là ?

LA FILLE. - Comment peux-tu être aussi sûr que c'est moi ?

LE PÈRE. - Ç'a toujours été, comme tu le sais, une de mes herbes préférées.

LA FILLE. - Qui la fais pleurer ?

LA MÈRE. - (*Avec un effort.*) Je pleure parce que...

LE PÈRE. - Elle pleure parce que...

LA FILLE. - Laisse-la répondre !

LE PÈRE. - Ne prends pas ce...

LA FILLE. - Elle connaît sûrement...

LE PÈRE. - ...ton méprisant...

LA FILLE. - ...l'origine de ses propres...

LE PÈRE. - ...et irrévérencieux...

LA FILLE. - ...émotions...

LE PÈRE. - ...avec moi.

LA FILLE. - ...aussi bien, si ce n'est mieux, que toi.

LE PÈRE. - Ton propre père.

LA FILLE. - Et de toute façon... c'est trop tard.

LA MÈRE. - Je pleure parce que...

LA FILLE. - Parce qu'elle pleure déjà.

LE PÈRE. - Et je ne suis pas un libéral.

LA FILLE. - Un jour, tu diras quelque chose du fond du cœur, une vérité qui sortira à l'état brut des profondeurs hurlantes de ton âme.

LE PÈRE. - Tu n'as aucun respect pour moi.

LA FILLE. - Ah, j'ai vraiment perdu mon temps ici.

LE PÈRE. - Ni pour ta mère.

LA FILLE. - J'allierai mon destin à celui de mes compatriotes. À celui des universitaires inquiets, ces professeurs au front plissé, comme à celui des belligérants buveurs de bière de ces contrées.

LE PÈRE. - Extraordinaire.

LA FILLE. - J'irai chercher mon propre suicide en me battant pour préserver cette entreprise des plus nobles !

LA MÈRE. - (*À travers ses larmes.*) Tu dois poursuivre tes études.

LA FILLE. - La salle de classe mène toujours au bureau, à la retraite. Nous ne sommes pas nés, aucun de nous, pour quatre murs et une table de bureau !

LE PÈRE. - Tu retourneras à l'école. Ton professeur y faisait grand cas de ton intelligence...

LA FILLE. - Ce gratteur de couilles alcoolo ! Ce trou du cul poilu puant ! Non ! Il me faut une cause. Et ce sera ma cause !

*Le père replonge dans son journal.*

LA MÈRE. - Je t'en supplie !

LA FILLE. - C'est décidé.

LA MÈRE. - Je te supplie d'y réfléchir à deux fois !

LA FILLE. - J'écrirai.

LE PÈRE. - (*Derrière son journal.*) Tout à fait extraordinaire.

LA MÈRE. - Que vais-je faire sans toi ?

LA FILLE. - Vis ta vie.

LA MÈRE. - Mais je n'ai pas envie. Je la déteste !

LA FILLE. - Je n'y suis pour rien.

LE PÈRE. - (*Derrière son journal.*) Tout à fait extraordinaire.

LA MÈRE. - S'il te plait, dis-moi ce que je dois faire.

LA FILLE. - Apprends à aimer la vie que tu as choisie.

LA MÈRE. - J'ai essayé, je ne peux pas.

LA FILLE. - Alors pars.

LA MÈRE. - Mais j'ai des devoirs !

LA FILLE. - Alors reste.

LE PÈRE. - (*Derrière son journal.*) Tout à fait extraordinaire.

LA MÈRE. - Lui et moi seuls dans ces pièces !?

LA FILLE. - Alors pars.

LA MÈRE. - C'est mon mari. Je ne peux pas le quitter comme ça !

LA FILLE. - Alors reste.

LA MÈRE. - Mais la solitude, l'ennui, les circularités sans fin !

LA FILLE. - Alors pars.

LA MÈRE. - Qu'est-ce que tu racontes ? La vie n'est pas si simple.

LA FILLE. - Alors reste.

LA MÈRE. - C'est pour toi que j'ai vécu. Toi, mon enfant chéri. Pas pour cet empoté pontifiant qui partage ma couche.

LA FILLE. - Alors pars.

LA MÈRE. - Ne plaisante pas. J'ai prêté serment quand je me suis mariée.

LA FILLE. - Alors reste.

LE PÈRE. - (*Derrière son journal.*) Tout à fait extraordinaire.

LA MÈRE. - Je ne peux pas faire face à cette solitude qui consume l'âme !

LE PÈRE. - Ce pourrait être la guerre civile.

LA FILLE. - De quel côté te battras-tu ?

LA MÈRE. - Pourquoi est-il autant question de combats ?

LA FILLE. - Il ne s'est jamais produit de changement sans que du sang ne soit versé.

LA MÈRE. - Jusqu'à il y a quelques minutes, j'étais tranquillement en train de préparer un bon ragoût, comme je le fais depuis des dizaines d'années à cette époque, et voilà qu'il n'est question que de combats, d'effusions de sang et de révolution ! Où est donc passée la vie paisible ?

LA FILLE. - Il faut se battre pour le changement. Il faut qu'il y ait affrontement.

LA MÈRE / LE PÈRE. - Ah, pour l'amour de dieu, veux-tu bien être aimable !

LA FILLE. - Je crache sur votre « aimable ». Je chie sur votre « aimable ».

LE PÈRE. (*Se levant soudain.*) - Il faut enterrer nos affaires ! Mettre nos possessions à l'abri des hordes envieuses ! Où sont tes bijoux ?

LA MÈRE. - Mes bijoux ?

LA FILLE. - Votre amabilité est sûrement...

LE PÈRE. - Il faut cacher nos précieuses possessions.

LA FILLE. - Votre amabilité est sûrement...

LA MÈRE. - Salir mes joncs, mes pendants, mes bagues ? Ils sont chers à mon cœur. (*À part.*) J'aime les tripoter, la nuit tombée.

LA FILLE. - Est sûrement un symptôme de votre consentement !

LE PÈRE. - Il faut que j'appelle le courtier, le docteur. Que je parle au banquier à bedaine. Que je contacte mon comptable !

LA FILLE. - Comme le sol tremble sous vos pieds !

LE PÈRE. - Nous avons accumulé !

LA FILLE. - Oui.

LE PÈRE. - Entassé et amassé.

LA FILLE. - Pour... ?

LE PÈRE. - Pour...

LA FILLE. - Pour... ?

LE PÈRE. - Pour...

LA FILLE. - Et ton plan de retraite, maintenant ?

LE PÈRE. - Railleuse !

LA FILLE. - Je raille ! Je me moque ! Je ricane ! Je me gausse !

LE PÈRE. - Tu railles et pourtant...

LA FILLE. - Quand j'aurai ton âge ?

LE PÈRE. - Oui.

LA FILLE. - Je ne me marierai pas. Je ne... (*Une longue pause pendant qu'elle choisit ses mots.*) ...reproduirai pas.

LA MÈRE. - Mais on ressent un tel vide en prenant de l'âge.

LA FILLE. - Alors on remplit sa vie de couches-culottes et d'excursions ?  
Quelle morgue ! Et tu exiges de la reconnaissance !

LA MÈRE. - Tu as été ma... réussite.

LA FILLE. - Et quelle réussite !

LA MÈRE. - Être parent est une tâche sacrée.

LA FILLE. - C'est immoral. Irresponsable.

LA MÈRE / LE PÈRE . - Enfant, enfant...

LA FILLE. - Vous pondez ces bébés, vous tapotez les dos et rayonnez. Vous gazouillez faites des guili-guili, comme vous chantonnez tous...

LA MÈRE / LE PÈRE. - Mais que pouvions-nous faire ?

LA FILLE. - ...pendant que le monde brûle autour de vous...

LA MÈRE / LE PÈRE. - Mais que pouvions-nous faire ?

LA FILLE. - Et ce sont vos enfants qui doivent combattre l'incendie !

LA MÈRE. - Nous sommes de bon vouloir, tout de même ?

LE PÈRE. - Tu as fait de bonnes études.

LA MÈRE. - Vacances à la plage de temps en temps.

LE PÈRE. - Excursions, vêtements, poupées d'enfant.

LA MÈRE. - Nous t'avons lu des histoires au lit.

LE PÈRE. - Acheté des glaces.

LA MÈRE. - Et emmenée au musée.

LE PÈRE. - On nous respecte en ville.

LA MÈRE. - Nous avons de bons amis.

LE PÈRE. - Peut-être pas intimes.